

« Réincarner » les acteurs du sionisme

A l'instar des plus grandes idéologies de l'époque contemporaine, le sionisme a été étudié selon des normes classiques de l'historiographie avant tout pour le message contenu dans le discours des élites qui impulsèrent et dirigèrent le mouvement. Des travaux localisés et thématiques nous permettent aujourd'hui de connaître un large pan de l'idéologie sioniste.

Des acquis historiographiques.

Un certain nombre de recherches ont permis de cerner les dynamiques d'échec connues par le sionisme politique en France jusque – au moins - la création de l'Etat d'Israël¹. Leurs conclusions essentielles sont les suivantes : le sionisme français s'est heurté dès les origines à l'hostilité de la population israélite et à l'indifférence parfois même à la méfiance des autorités de la République. Le sionisme français est peu soutenu par l'exécutif mondial dès lors que Théodor Herzl (1860-1904) en est le dirigeant. Ce dernier fait preuve d'une certaine francophobie et néglige curieusement – compte tenu de ses aspirations diplomatiques – un pays qui constitue encore au début du XX^e siècle une puissance de premier ordre y compris dans la géopolitique levantine. Après la mort de Herzl, le sionisme français mené par les figures de Max Nordau et d'Alexandre Marmorek² devient la citadelle du sionisme herzlien. Confronté durement à une direction qui progressivement adhère à une vision « pratique » du sionisme, concrètement attaché à une colonisation immédiate et sans appui politique préalable, le sionisme français perd peu à peu toute audience et se retrouve marginalisé dans l'échiquier de l'Organisation Sioniste mondiale. A Paris, les sionistes pèchent également par leur dogmatisme. Ils ne font qu'accentuer le mépris des milieux juifs émancipés envers leurs idées. Trop occupés à vouloir convertir ces milieux, ils négligent les couches populaires immigrées. Le sionisme reste donc confiné dans un milieu restreint de lettrés. Avec l'expulsion de Max Nordau et d'Alexandre Marmorek en 1914³, le sionisme français est attaqué par les partisans de Chaïm Weizman et du sionisme pratique. Il en résulte une parcellisation encore plus importante d'un paysage sioniste déjà amplement réduit, compte tenu de la faiblesse de ses adhérents. Malgré une tentative d'entente et de reconstruction dans les temps d'espoir ouverts par la Déclaration Balfour à partir de 1917, le sionisme ne reprend guère pied dans la société française et cède sa place à une forme sans doute plus adaptée pour capter la bienveillance de la communauté juive française : celle d'un philo-sionisme que je définirai comme une adhésion aux principes nationalistes et un soutien moral, sans réelles perspectives d'*aliyah* ni même de volonté de conversion des Juifs de France à cette idée.

¹ Nous pouvons citer ici Michel Abitbol, *Les Deux terres promises : les Juifs de France et le sionisme : 1897-1945*. Paris, O. Orban, 1989 mais surtout les travaux essentiels de Catherine Nicault : Catherine Levigne (Nicault), "Le mouvement sioniste de France des environs de 1880 à 1921" *Le Monde Juif* (88), 1977, p. 137-153, "Sionisme et Judaïsme français avant 1914 : les causes de l'échec", *Pardès* (8), 1988, p. 58-67, *La France et le sionisme : 1897-1948; une rencontre manquée ?*, Paris, Calmann-Levy 1992.

² Originaire de Galicie, Alexandre Marmorek – biologiste à l'institut Pasteur - est avec Max Nordau le principal théoricien du sionisme présent en France à la Belle Epoque. Max Nordau, vice-président des dix premiers congrès sionistes, ami personnel de Théodore Herzl, est une éminence de la culture européenne de l'époque grâce à des ouvrages lus partout en Europe.

³ Max Nordau et Alexandre Marmorek vivent alors en France depuis de nombreuses années mais n'ont jamais demandé la nationalité française. Ils restent donc des ressortissants de l'Empire austro-hongrois et sont expulsés comme tels alors que débute la Première Guerre mondiale.

D'un point de vue méthodologique les auteurs cités disposent de peu de sources. Ils utilisent alors les archives du mouvement sioniste mondial⁴, les écrits laissés par les éminences grises du sionisme français que sont Max Nordau et Alexandre Marmorek, les rapports de police signalant l'activité des différents groupes sionistes et surtout la presse sioniste de l'époque.

Dans cette presse, le journal *L'Écho Sioniste* tient une place à part. Il fut d'abord le premier à se pérenniser au-delà des premiers numéros et s'il disparut en 1905, victime – semble-t-il – des scissions survenues à la suite de la crise territorialiste, il reparaît en 1912 puis en 1922 après de nombreux aléas et changements de noms qui symbolisent les crises et les reconstructions à répétition du sionisme en France⁵.

Une même source pour une autre histoire.

C'est donc dans un domaine apparemment bien balisé que s'aventurent mes premières recherches. En réalité, je souhaite aborder ce sujet avec une approche différente, marquée par les renouvellements majeurs de l'historiographie lors des deux dernières décennies du XX^e siècle. La principale limite que présentent les précédentes « histoires » de cette période serait, à mon sens, le peu d'intérêt manifesté pour les acteurs du mouvement, ces pionniers du sionisme. Ils apparaissent vidés de leur substance, insignifiants, comme désincarnés. Rien n'est peut-être plus important que de retrouver l'ardeur déployée par ces pionniers, la passion pour la cause à laquelle ils vouent l'essentiel du temps de leur jeune existence... A mes yeux ce travail qui présente un défi méthodologique, eu égard à la faiblesse des sources, mérite d'être relevé.

L'Écho Sioniste constitue mon prisme essentiel. Je prends acte des études précédentes montrant avec pertinence combien le lectorat de ce journal devait être infime. Dans un souci de cohérence, je pense confiner mon étude à la période conventionnellement appelée : Premier *Écho Sioniste* (1899-1905). A cette période j'ajoute celle très courte, réduite à 1898 du journal *Kadimah* qui comprend le même personnel journalistique. Du point de vue de l'histoire générale du sionisme, la période me semble également relativement cohérente : la mort de Herzl en 1904 et la crise territorialiste de 1905 marquant une césure évidente. Mon objectif est donc de chercher à redessiner les traits de ces journalistes éperdument sionistes, retrouver l'identité si ambiguë de ces individus dont l'histoire s'ancre pleinement dans le cadre général de l'histoire juive de la fin du XIX^e siècle.

⁴ Le sionisme français n'a pas laissé d'archives propres avant les années 1920, ce qui témoigne de sa mauvaise organisation.

⁵ Sur vingt-cinq années d'existence (1899-1924), le journal connaît plusieurs changements de titre et sa publication s'interrompt à plusieurs reprises. Le premier numéro est publié le 5 septembre 1899. Dès la fin de la première année, la rédaction semble connaître des difficultés pour maintenir le rythme de publication bimensuelle. La seconde année est chaotique et le journal devient officiellement mensuel le 15 janvier 1902. La publication du journal cesse durant l'été 1905. Elle reprend sous la direction de Baruch Hagani au début de l'année 1912. Mais le journal connaît toujours les mêmes difficultés à garantir aux lecteurs une périodicité mensuelle régulière. Sans doute les tensions entre les milieux sionistes contribuent-elles à fragiliser davantage la publication déjà minée, semble-t-il, par les difficultés financières. La Première Guerre mondiale interrompt la publication durant deux ans. Le journal reparaît en avril 1916 sous le titre *Le Peuple juif* mais en se plaçant comme continuateur de *L'Écho sioniste*. En 1918 il devient *La Renaissance du peuple juif* après une fusion avec un journal mal identifié : *La Renaissance juive* mais correspondant à la tendance pratique du sionisme. Durant ces années et jusque 1919, la périodicité bimensuelle reste théorique. L'année 1919 semble être placée sous le signe du rassemblement des groupes sionistes. Le journal reprend le titre *Le Peuple juif* sous la direction de la Fédération sioniste de France qui abandonne alors la publication de son bulletin. Mais les bonnes volontés d'union s'étiolent à mesure que la perspective de réussite rapide du projet sioniste, envisagée après la déclaration Balfour, s'amenuise. En 1922 – sans doute à la suite d'une scission – le journal reprend le titre *L'Écho sioniste*. A cette date la reprise de ce titre montre une volonté de retour aux sources du sionisme herzien après la déception de la déclaration Balfour. Guidée par Alexandre Marmorek et Max Nordau, cette nouvelle formule du journal disparaît juste après le décès de ses pères spirituels en 1924.

Tandis que les articles du journal témoignent d'un sionisme sans concession, les compte rendus des conférences mettent en scène de jeunes journalistes souvent enclins à visiter leurs collègues internationalistes, anarchistes ou socialistes aussi bien pour les rallier au bien fondé de leur entreprise que pour rattacher leur combat aux grandes questions sociales de l'époque. La rudesse des conditions de vie des prolétaires dans le vaste Empire russe d'où ils sont pour la plupart issus les ont sensibilisés aux causes les plus progressistes de leur époque, y compris à un certain féminisme, du moins à une volonté de reconsidérer le rôle de la femme. Nationalistes acharnés, ils laissent parfois affleurer leurs doutes et sans cesse réaffirment l'altérité radicale du sionisme dans la nomenclature nationaliste. Par ailleurs, ils déploient une rhétorique le plus souvent opposée aux traditions juives, mais néanmoins se les réapproprient dans un nouveau *decorum* où certaines fêtes juives comme *Hanouka* tiennent toute leur place⁶. Dans la même dynamique, ils défendent la renaissance de l'hébreu, langue qui semble tout de même leur rester largement étrangère, mais qui constitue pour eux un symbole essentiel. Leur journal révèle souvent leur besoin de judéité. Ainsi semblent-ils découvrir avec une curiosité non feinte ces Juifs d'Orient jusque-là tellement lointains même si les descriptions dans *L'Écho Sioniste* sont parfois légèrement teintées d'esprit colonial. Pour la plupart, ils sont arrivés à Paris pour mener à bien des études desquelles ils étaient écartés par la législation antisémite de la Russie tsariste. Malgré les difficultés inhérentes à leur situation d'immigré, ils réussissent en majorité à obtenir des diplômes prestigieux en médecine notamment. *L'Écho Sioniste* ne permet évidemment pas de retracer hors des grandes lignes leurs parcours bien que le journal recèle des entrefilets évoquant leurs soutenances de thèses. En revanche, les archives françaises disposent de fonds intéressants dans deux domaines : les archives de l'immigration⁷ et les archives de l'enseignement universitaire⁸. Ces sources seront certainement d'un apport précieux. L'Alliance Israélite Universelle conserve également un certain nombre d'archives notamment de ses œuvres de bienfaisance qui ouvrent une perspective intéressante pour rappeler la gêne financière récurrente de ce groupe dans le Paris de la Belle Époque.

Ce projet s'inscrit dans une optique d'histoire à la fois culturelle et sociale selon une méthode micro historique. Je compte ainsi faire parler le moindre indice que peuvent receler mes sources pour réincarner le plus fidèlement possible et l'identité et - autant que possible - les conditions matérielles de vie de ces « Herzl du Pletzl ». Mais cette étude n'aura véritablement d'intérêt que si elle inscrit leur existence dans les grandes problématiques du sionisme et de l'histoire des Juifs dans leurs différents lieux d'implantation. Leur « réincarnation » ne doit pas se faire au détriment d'une pensée générale du temps long et de la perspective historique. Passionnés, ces jeunes journalistes peuvent être passionnants, du moins apporter un éclairage intéressant sur un sionisme encore trop souvent abordé à partir de son centre et de ses élites dirigeantes.

⁶ *Hanuka* est avec *Purim* une fête « mineure » du judaïsme non prescrite par le Pentateuque. Sa commémoration renvoie à des événements post-bibliques. En 160 av. JC, Juda Maccabée reprend Jérusalem soumise aux Séleucides et purifie le Temple profané (littéralement « *Hanuka* » signifie « dédicace »). Le sionisme s'empare de la symbolique héroïque de ces événements. Aujourd'hui en Israël *Hanuka* conserve une place importante.

⁷ Driis El Yazami (éd.), *Les Étrangers en France. Guide des sources d'archives publiques et privées, XIXe-XXe siècle* (t IV), Paris, Direction des Archives de France, 2005 et AN, série BB/11 : dossiers de naturalisations.

⁸ AN, série AJ/16 : fonds de l'Académie de Paris.